

Enterrés à la hâte ?

Dominique Castex, Sacha Kacki dans mensuel 510
juillet-août 2023

Contrairement à l'idée commune, les rituels funéraires ont été largement maintenus en temps de mort de masse. Jusqu'à l'Époque moderne.

Des épidémies de peste ne subsistèrent longtemps comme unique témoignage que les récits d'auteurs contemporains qui en relataient les assauts répétés ou des traces dans les archives. Cependant, depuis la fin des années 1980, des fouilles archéologiques de plus en plus nombreuses, à la faveur notamment de l'essor de l'archéologie préventive, ont conduit à la découverte de cimetières au sein desquels leurs victimes ont été inhumées. La relation de ces sites avec la peste, d'abord suspectée grâce à des indices archéologiques (plusieurs corps inhumés simultanément), a été, depuis, attestée par des analyses anthropologiques : absence de traumatisme sur les squelettes excluant des morts violentes, mise en évidence d'une signature démographique propre à la maladie. Les travaux en paléobiochimie moléculaire ont permis d'identifier l'ADN du bacille *Yersinia pestis* dans les restes squelettiques.

C'est ainsi qu'aujourd'hui une cinquantaine de cimetières médiévaux et modernes abritant des sépultures de pestiférés sont connus à travers l'Europe. Leur étude a renouvelé nos connaissances sur les usages funéraires en temps de peste et révélé leur diversité.

Des lieux d'inhumation classiques

Au temps de la Peste noire, quelques ensembles funéraires ont été spécifiquement créés pour accueillir les victimes de l'épidémie, tel le cimetière londonien d'East Smithfield. Cependant, les données archéologiques dévoilent qu'une grande majorité de pestiférés ont été inhumés au sein de cimetières paroissiaux qui existaient déjà, ainsi celui de Saint-Laurent-de-la-Cabrerisse (Aude), ou sur des

terrains les jouxtant, tel l'ensemble funéraire de la rue des Trente-Six-Ponts à Toulouse ou celui de la basilique Saints-Just-et-Pasteur à Barcelone. Contrairement à ce que l'on a longtemps pensé, l'épidémie n'a donc pas nécessairement provoqué l'exclusion des défunts des lieux d'inhumation consacrés.

Quant aux procédés d'inhumations, les victimes furent parfois mises en terre dans des fosses à usage collectif, qui pouvaient regrouper les corps de plusieurs dizaines d'individus. Mais ce traitement ne fut pas, loin s'en faut, systématique. Dans de nombreux cas, et particulièrement en milieu rural, leurs sépultures ne regroupent qu'un nombre réduit de cadavres, ou correspondent à des tombes individuelles semblables à celles adoptées hors temps de crise. Cette diversité témoigne d'une gestion des décès fortement soumise à la démographie des populations affectées - des morts moins nombreux dans les campagnes entraînant une gestion plus aisée des cadavres -, mais également influencée par l'intensité et la durée des épidémies, ainsi que par la volonté des vivants et leur origine sociale.

Dans la quasi-totalité des sépultures de pestiférés du XIV^e siècle, les corps étaient inhumés en pleine terre, avec ou sans linceul. L'augmentation importante et soudaine des décès ne permettait pas de produire en quantité des contenants funéraires. A de rares exceptions près, les individus étaient déposés sur le dos, selon une même orientation est/ouest, leur tête reposant le plus souvent à l'ouest, comme la plupart des individus morts hors temps de peste. Des dispositions tête-bêche ont ponctuellement été pratiquées, en particulier dans de grandes fosses creusées en milieu urbain, comme à Toulouse et à Barcelone.

Les sépultures en lien avec la Peste noire témoignent donc globalement du soin porté à l'inhumation, les défunts ayant pour la plupart bénéficié d'un traitement en accord avec les coutumes en usage en contexte de mortalité normale.

Vers une ségrégation des malades

Les découvertes archéologiques montrent un changement progressif des modalités funéraires en temps de peste à partir du XV^e siècle. Des espaces d'inhumation dédiés aux seules victimes d'épidémies se généralisent peu à peu, le plus souvent associés à

des infirmeries de peste. Des terrains appartenant à certains établissements religieux sont parfois convertis en espaces funéraires, comme au couvent de Maria Troon à Termonde (Belgique). Cette mise à l'écart des cadavres de pestiférés, qui se fait l'écho de la ségrégation des malades, devient la règle absolue au cours de l'Époque moderne.

Parallèlement, on assiste à une diminution du soin porté au placement des cadavres dans les tombes, l'orientation des corps devenant plus hétérogène, les dispositions tête-bêche et les positions atypiques, plus fréquentes. Ce phénomène atteint son paroxysme lors des dernières flambées de peste des XVIIe et XVIIIe siècles, comme le révèle le charnier de l'Observance à Marseille, où plus de 200 victimes de l'épidémie de peste de 1722 reposaient dans des positions et orientations variées, sans organisation apparente. A la même période, l'utilisation de matériaux aux propriétés prophylactiques, telle la chaux dont on venait recouvrir les cadavres, se fait de plus en plus courante. On assiste ainsi, à partir du XVIIe siècle et de l'avènement des conceptions contagionnistes (et donc la connaissance que la maladie nécessite un contact entre individus pour se transmettre), à un tournant dans le rapport au corps des malades, la nécessité d'une mise en terre rapide des cadavres prenant le pas sur toute forme d'égard vis-à-vis des défunts.

La prise de conscience, au fil des siècles, de la dangerosité du contact avec les corps des défunts, qu'on limite désormais au maximum, et d'une indispensable inhumation accélérée conduit à ne plus appliquer les gestes ordinaires dictés par les édits de l'Église catholique en matière d'inhumation. Le salut collectif prime sur les destins individuels, la fuite n'est plus possible, les considérations religieuses sont reléguées au second plan

LES AUTEURS

Archéo-anthropologue, **Dominique Castex** est directrice de recherche au CNRS.

Archéo-anthropologue, **Sacha Kacki** est chargé de recherche au CNRS.

Ils ont publié « *Expressions sépulcrales et évolution des savoirs médicaux au cours de la deuxième pandémie de peste* » dans le collectif Purifier, soigner ou guérir ? (PUR, 2020).

DANS LE TEXTE

Haut fonctionnaire de l'Amirauté anglaise, **Samuel Pepys** relate en 1665 la grande épidémie de peste londonienne dans son célèbre Journal.

“5 octobre 1665. Dans les rues, de grands feux brûlaient, par ordre du lord-maire... il y avait des feux tout le long du chemin sur les deux rives de la Tamise. Il faut voir la folie des gens qui continuent, en dépit des interdictions, à suivre en foule les cercueils pour les regarder mettre en terre. A Westminster, plus un seul médecin, tous sont morts.”

Samuel Pepys, *Journal*, rééd. Mercure de France, 2020.